

Maelström
Beauté glacée
Maelström, Canada [Québec] 2000, 86 minutes

Carlo Mandolini

Number 211, January–February 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59220ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mandolini, C. (2001). Review of [*Maelström* : beauté glacée / *Maelström*, Canada [Québec] 2000, 86 minutes]. *Séquences*, (211), 35–35.

MAELSTRÖM

Beauté glacée

Avec **Maelström**, son deuxième film, particulièrement attendu en raison du succès d'estime remporté par **Un 32 août sur terre**, Denis Villeneuve entreprend une nouvelle fois de sonder les méandres de l'âme féminine troublée par le vide de l'existence qui s'ouvre devant elle. Et cette fois encore, ce récit de quête existentielle sera accompagné par un exercice de remise en question de l'esthétique cinématographique traditionnelle qui, ici, semble cependant – et malheureusement – tenir davantage de l'exercice de style ou de la figure imposée que de l'approche filmique rigoureuse et cohérente.

Comme il l'avait fait pour **Un 32 août sur terre**, Villeneuve a donc opté avec **Maelström** pour une écriture qui privilégie la déconstruction du récit à l'aide d'un montage éclaté et d'un scénario qui s'accorde de nombreux passages à vide. Dans ce contexte, le spectateur est confronté à sa perplexité (sa difficulté de trouver des repères narratifs traditionnels) et se voit forcé de percevoir le film avec d'autres schèmes de lecture. Du coup, le film réussit son objectif premier, celui d'imposer une nouvelle vision, un nouveau point de vue sur le monde et les gens.

Comme le personnage principal dans **Un 32 août sur terre**, celui de **Maelström**, Bibiane, est une jeune femme libre et moderne qui œuvre dans le domaine de la mode. Sa vie est donc consacrée au monde de l'apparence, de la beauté physique et extérieure. Or, au-delà de cette beauté de façade (la beauté fascinante de Marie-Josée Croze est mise en valeur de façon remarquable par de nombreux gros plans qui semblent vouloir percer la carapace de la beauté physique de l'actrice), on se rendra rapidement compte, et Bibiane la première, qu'il n'y a rien, ou plutôt si... qu'il y a la futilité et que, pas très loin, il y a la mort qui attend (le film débute sur une scène assez explicite où la jeune femme se fait avorter). D'où la crise existentielle qui hante Bibiane (et pratiquement tous les personnages de l'univers filmique de Denis Villeneuve, ainsi que ceux de nombreux autres films des représentants du jeune cinéma québécois). Ces personnages, véritables fantômes ambulants, errent à la recherche d'un sens à donner à leur existence. Sans parents, sans refuge et incapables de donner la vie (le refus de l'enfant est un thème omniprésent dans le cinéma québécois de ces dernières années), ils voient venir avec angoisse la fin de la jeunesse.

La stratégie narrative de Villeneuve consistera donc à illustrer ce gouffre qui se creuse entre la dimension extérieure de l'individu et son intériorité (sa morale, ses valeurs, ses espoirs). Cet écart, en fait cette incompatibilité entre deux états d'esprit, est fort bien amené par Villeneuve qui fait naître un contraste intéressant entre l'idée du *morbid*, que l'on pourrait qualifier ici d'*obscène* (le sang, la matière organique qui se décompose, les poissons morts, la saleté des pieds de Bibiane qui revient en leitmotiv, etc.) et celle du *sublime* (ici, la beauté de Croze, la naissance d'un amour, le traitement de l'image).



Entre le sublime et le morbide

La mort est partout dans **Maelström**, dans chaque image, dans chaque scène. Cette mort n'a cependant rien de romantique, de lyrique ou de métaphysique. C'est plutôt une mort organique, lente et atroce. Une mort de souffrance, où l'être s'anéantit et se décompose. Régis Debray a écrit de belles pages sur le spectacle *obscène* de la putréfaction pour le regard occidental. L'immonde pourriture du corps, de l'organisme, nous renvoie à notre propre finitude, à notre propre mortalité.

D'où notre passion pour la beauté *immatérielle* qui se révèle parfaite dans son caractère intangible et éthéré, puisque, de nature abstraite, presque conceptuelle, elle ne peut pas se décomposer. Ce culte de la beauté nous donne ainsi l'impression de réussir à tenir la mort à distance.

C'est donc ce paradoxe fondamental, ce rapport éros-thanatos, vie et mort, que Villeneuve veut suggérer. Malheureusement, il semble bien que la démarche du jeune réalisateur soit cette fois demeurée vaine, car le film ne réussit pas à percer la bulle esthétique qui l'encercle et qui même l'étouffe. Cette incommunicabilité que le jeune réalisateur semble d'ailleurs cultiver commence à lui jouer des tours. Dans **Un 32 août sur terre**, l'incommunicabilité passait par l'impossibilité de s'atteindre, *malgré le dialogue* (par exemple, la scène du *plan-séquence* dans la ruelle ou le dialogue dans le désert) et *malgré le mouvement* (le déplacement *inutile* vers le désert). Or, dans **Maelström**, le discours demeure vide, essentiellement parce que Villeneuve réduit au strict minimum l'émotion en imposant une distance qui n'a rien de critique entre le personnage, les situations et le spectateur.

En concentrant toute son énergie à désarticuler la narration et à montrer l'écart entre le beau et l'obscène, Villeneuve a fini par oublier de raconter une histoire. Aussi, le film qu'il nous propose demeure cérébral, distant et plutôt froid.

Carlo Mandolini

Canada [Québec] 2000, 86 minutes – Réal. : Denis Villeneuve – Scén. : Denis Villeneuve – Photo : André Turpin – Mont. : Richard Comeau – Mus. : Pierre Desrochers – Son : Louis Gignac – Déc. : Renée Gosselin, Sylvain Gingras – Cost. : Denis Sperdouklis – Int. : Marie-Josée Croze (Bibiane Champagne), Jean-Nicolas Verrault (Evian), Stephanie Morgenstern (Claire Gunderson), Pierre Lebeau (la voix du poisson), Marc Gélinas (l'inconnu dans le métro), Klimbo (Head-Annstein Karlsen), Bobby Beshro (Philippe Champagne), Virginie Dubois (Sara), Marie-France Lambert (Marie-Jeanne Sirois), Sylvie Moreau (la photographe), Clermont Jolicoeur (Jean) – Prod. : Roger Frappier, Luc Vandal – Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.